

M. Stafford, agent à Québec, mentionne, dans le nombre des émigrants, l'arrivée de 1,532 Mennonites et de 350 Islandais.

Il constate l'insuffisance de l'émigration des travailleurs agricoles et des domestiques, et l'apport, de la part des Mennonites, d'une valeur considérable en traites et en numéraire.

M. Daley, agent à Montréal, constate le retour de 5,253 émigrants des Etats-Unis, apportant avec eux une valeur de \$100,812.

M. Wills, agent à Ottawa, a reçu 2,410 émigrants européens, et 1,519 colons revenant des Etats-Unis; constate l'encombrement, au Canada, des professions libérales, mais assure que les états manuels ont ici un champ illimité.

M. MacPherson, agent à Kingston, sur 5,018 en a placé 4,137 dans Ontario. M. MacPherson n'a eu aucune peine à pourvoir d'un emploi avec salaire honnête les ouvriers agricoles, mariés et non mariés; et il lui aurait été facile d'en placer trois fois autant.

M. Donaldson, agent à Toronto, a reçu 15,592 émigrants; 12,990 d'entre eux se sont établis en Canada.

« Les capitaux apportés étaient considérables, ajoute-t-il. Durant toute la saison, l'immigration a été insuffisante pour satisfaire les demandes de main-d'œuvre. »

A Hamilton, l'agent, M. John Smith, a reçu 37,147 émigrants, dont 26,524 pour l'ouest; les 10,623 sont restés en Canada.

M. Smith dit « que tous les émigrants ont été pourvus d'emplois, et qu'il n'y a pas eu assez de travailleurs agricoles et de servantes. »

Même succès chez les autres agents, et même demande partout d'ouvriers agricoles et de servantes.

Au Manitoba, il s'est établi, cette année, 3,639 colons dont 1,349 Mennonites, tous fort contents de leur sort.

On voit par ce qui précède combien les résultats généraux de l'émigration sont satisfaisants. Mais notre province de Québec bénéficie-t-elle autant qu'elle le pourrait de ce flux de travailleurs ?

Nous croyons que non.

L'émigration européenne individuelle ne donnera jamais que des résultats incomplets.

La dispersion de quelques milliers d'individus au milieu d'une population de mœurs et d'habitudes fort différentes, quoi que de même origine et de même langue, dans un climat dont la rigueur exige de la part du colon un surcroît de patience, d'énergie et de dépense, ne sera jamais profitable.

Les émigrants mariés devraient toujours trouver, à leur arrivée, une maison pour abriter leur famille et quelques acres de défrichées afin de pourvoir au plus pressé, l'ensemencement de quelques céréales pour l'hiver.

Ensuite, au lieu de disperser les familles de-ci de-là, de les éparpiller dans les divers comtés, il serait bien mieux pour tous de les réunir par groupes nombreux, de manière à former une sorte de petit village ou hameau.

Ils trouveraient là comme un prolongement de la patrie, s'acclimateraient peu à peu, prenant, au contact de la population indigène, les coutumes du pays. Vivant ainsi chez eux, ils ne ressentiraient point cette nostalgie cruelle qui leur fait abandonner au bout de quelque temps, des établissements souvent prospères.

Pourquoi ne pas réunir en Europe les éléments d'une émigration par groupes; préparer ici une portion du terrain concédé, et n'effectuer le voyage qu'au moment opportun et lorsque tout est prêt ?

Sans l'emploi de ces moyens, nous ne voyons, en fait d'immigration agricole française ou belge, aucune perspective, aucun avenir pour la colonisation des campagnes du Bas-Canada. A. ACHINTRE.

## ECHOS DE PARTOUT

Les choristes de théâtres chercheraient en ce moment à se former en sociétés de secours mutuels sur des bases analogues à celle des artistes dramatiques.

Mme veuve Thalberg, fille de Lablache, vient de faire don au Conservatoire de musique napolitain d'un superbe buste en marbre blanc de son père et de deux manuscrits autographes de Thalberg, son mari.

Dans une vente d'autographes et de manuscrits faite tout récemment à Londres, l'ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn, a été adjugée au prix de 1,320 fr; la partition manuscrite du *Roi des Génies*, de Weber, avec texte de l'auteur, seulement 137 francs; treize lettres de Mendelssohn, 1,575 francs.

Les finances prusso-allemandes n'étant pas dans l'état de prospérité que l'on pourrait supposer, eu égard aux sommes extorquées en 1871, le gouvernement fédéral a proposé divers impôts parmi lesquels il en est un, l'impôt sur la bière, qui a le don de fortement émouvoir les Allemands, mais surtout les Bavaoises.

Les croyants à la prochaine fin du monde sont tout aussi crédules dans la jeune Amérique que dans la vieille Europe. Dernièrement, à Chicago, une congrégation religieuse passait toute la nuit en prières; ses membres, vêtus de blanc, restaient en plein air dans la certitude où ils étaient que le dernier jour du monde était arrivé.

D'après la photographie d'une lettre découverte dans les archives de Torre-Tombo, à Lisbonne, et envoyée à l'Académie des sciences par l'ambassadeur du Portugal à Paris, c'est un navigateur appelé Manuel Godinho de Eredia qui aurait, le premier, abordé en Australie, en 1600 ou 1601, sur un navire portugais.

Le capitaine Boyton a des émules. Un autre Américain, capitaine lui aussi, du nom de Stanner, aurait inventé un appareil natatoire plus léger et plus facile à revêtir, surtout pour les femmes, les enfants, etc., que celui du capitaine Boyton. Le capitaine Stanner aurait le projet d'aller expérimenter son appareil en Europe et d'imiter son devancier en traversant le Pas de Calais.

Les opéras comiques français obtiennent la vogue à Milan. Au théâtre de Sainte-Radegonde, on a joué en français avec le dialogue l'opéra comique du *Cheval de bronze* et le succès a été tel qu'il est question de transformer cette œuvre en grand opéra, avec récitatifs remplaçant le dialogue parlé, et de le jouer au théâtre de la Scala.

Les maîtres de forges allemands se plaignent avec beaucoup d'amertume de l'écrasante concurrence que leur font les maîtres de forges de la Lorraine. En effet, cette province produit chaque année 5,250,000 quintaux de fer, lesquels avant la guerre étaient vendus en France, tandis qu'aujourd'hui ils s'écoulent en Allemagne.

Le gouvernement autrichien vient, comme celui de France, de prendre des mesures contre l'envahissement probable de *Phylloxera*. Tout d'abord l'importation des cepes et des boutures enracinées a été prohibée et quelques vignobles, comme celui de Klosterneubourg, où la présence du *Phylloxera* avait été signalée, doivent être surveillés de très-près.

Les marins du *Discoverer*, actuellement en route pour le pôle Nord, auront à leur disposition un petit théâtre. Dans le but de combattre les effets de l'isolement et de l'exil parmi les équipages, l'Amirauté anglaise a fait construire un théâtre avec décors, machines, appareils d'éclairage; le tout, démonté, a été embarqué à bord du *Discoverer*. Ce sont les explorateurs eux-mêmes qui seront les acteurs chargés d'interpréter la tragédie, le drame; mais plus souvent la comédie et la farce.

Il ne faut pas parler de corde... dire que quand celui qui aborde ce sujet est le poulx lui-même. Quand le sultan de Zanzibar a été reçu à Liverpool, le sujet du discours de réception a roulé sur ce fait que le sultan vient d'abolir, dans ses Etats, la traite des nègres. Or, il se trouve que la plupart des grandes fortunes de Liverpool ont pour origine le commerce du bois d'ébène, autrement dit la traite des esclaves. On est à peu près certain même que le père ou le grand-père du maire de la ville de Liverpool, M. Stelle, ont dû leur fortune à ce trafic inhumain.

Les rennes recherchant avidement pour leur nourriture les mousses qui croissent dans les froids contrées qu'ils habitent, on a pensé que ces mousses renfermaient les principes nutritifs les plus précieux, par conséquent de l'alcool. La distillation a confirmé cette opinion et aujourd'hui des distilleries importantes fonctionnent dans le nord de la Russie pour la production de l'alcool de mousse. A poids égal, cette matière fournit autant d'alcool que le grain et plus de trois fois la quantité produite par la pomme de terre.

## LES CANADIENS DE L'OUEST

CHARLES DE LANGLADE

(Suite)

VIII

Nous voici en 1759. La fortune, favorable jusque là à la cause française, va désert nos drapeaux; le nombre écrasera enfin cette poignée de braves abandonnés par la France, mais fermement décidés à ne se rendre qu'à la dernière extrémité, et à s'ensevelir, au besoin, sous les ruines de la patrie; puis on verra disparaître pour toujours du fort de Québec ces vieilles couleurs aux fleurs de lis qui s'y déployaient fièrement depuis les jours de Champlain.

Voyons ce que fit pour la défense du pays Langlade, dont on peut dire comme autrefois d'Hector, le héros de Troie, qu'il eût à lui seul sauvé la colonie, si elle eut pu être sauvée.

Si Pergama dextra Defendi possent: etiam hac defensa fuissent.

Le *Mémoire sur les affaires du Canada depuis 1749 jusqu'à 1760* nous apprend que Langlade laissa Michillimakinac, au mois de juin 1759, pour aller prêter main forte aux autorités canadiennes avec un nombreux parti de sauvages. « Deux cents sauvages, dit-il, des nations à l'entour du Missilimaquinac, commandés par le sieur Langlade, officier de réforme établi parmi eux, arrivèrent à Montréal le 23 juin et descendirent tout de suite à Québec. » Pouchot, officier français d'une grande valeur, nous dit de son côté, dans son *Mémoire sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*, que « MM. de la Verendrie, l'un des découvreurs des Montagnes Rocheuses et de la mer de l'Ouest, et de Langlade descendirent la grande rivière avec douze cents Cristinaux, Sioux, Sacs, Folles Avoines, Sauteux et Renards. »

Langlade venait offrir de nouveau sa vaillante épée à Montcalm, qui, le premier de nos héros, n'avait que des héros à commander; il venait assister à la dernière phase de la grande lutte où tant de fois brillèrent sa valeur et son habileté. Il ne tarda pas à démontrer que personne plus que lui peut-être n'était à la hauteur de la situation difficile qui allait être faite à l'armée française.

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter les grands faits militaires qui allaient décider du sort de la France en ce pays; mais qu'il nous suffise de dire que les troupes anglaises, constamment augmentées par de nouveaux renforts, frappèrent à la fois plusieurs grands coups dans différentes parties du pays, afin de nous écraser une bonne fois par la puissance du nombre.

Pendant que le fort Niagara, la clé de nos vastes domaines de l'Ouest, tombait sous les coups du général Prideaux, le général Amherst s'emparait de son côté des forts de Carillon et de la Pointe à la Chevelure, avec l'intention d'aller appuyer ensuite les troupes commandées par Wolfe, qui, au nombre de 12,000 hommes, arrivaient en vue de Québec, au mois de juin 1759, à bord d'une flotte considérable.

Les Français, de leur côté, ne restèrent pas inactifs, et se préparèrent à leur donner une chaude réception. Leurs troupes vinrent camper entre la rivière St. Charles et le Sault Montmorency, afin de barrer le passage à l'ennemi, et elles furent divisées en trois corps d'armées, commandés à la gauche par M. de Lévis, à la droite par le marquis de Vaudreuil, et au centre par le marquis de Montcalm.

Le 9 juillet, la plus grande partie de l'armée de Wolfe débarqua au-dessous du Sault Montmorency, et s'établit sur le côté gauche de cette rivière avec une artillerie puissante qui obligea plus d'une fois les forces françaises, campées sur l'autre rive, à changer de position.

Le 25 juillet, un détachement de l'armée

de Wolfe, fort de 2,000 hommes, étant venu pousser imprudemment une reconnaissance à travers les bois jusque tout près des retranchements français, Langlade, qui surveillait ses mouvements, à la tête d'un nombreux parti de sauvages qu'il avait fait mettre en embuscade dans le but de cerner les Anglais, fit plusieurs démarches inutiles auprès des autorités françaises dans le but de les décider à l'appuyer dans l'attaque qu'il avait préparée contre l'ennemi. Ce fut un malheur, car si on eut suivi ses conseils, ce coup de main eut pu avoir les résultats les plus sérieux, et tout le détachement anglais, en proie à la plus grande consternation, eût été impitoyablement massacré.

Cet événement important paraît ignoré de nos historiens, mais il est signalé dans le *Dialogue des Morts entre le marquis de Montcalm et le général Wolfe*, que l'on attribue à M. John-tone, officier écossais très-compétent, qui avait pris du service dans l'armée française.

Voici l'extrait de ce dialogue, où Montcalm, racontant ce fait, reproche à Wolfe d'avoir exposé la perte de son armée en s'approchant trop près des retranchements français: « Comment, dit-il, pouvez-vous vous justifier de votre imprudence en vous avançant les yeux fermés, dans les bois, vis-à-vis nos retranchements avec 2000 hommes qui pouvaient être taillés en pièces, de telle sorte que ni vous ni aucun homme de votre détachement n'aurait échappé. Neuf cents sauvages vous guettaient à une portée de pistolet, et ils vous auraient coupé la retraite avant que vous les eussiez aperçus. »

« Aussitôt qu'ils vous eurent cerné dans les bois, ils envoyèrent leur officier, de Langlade, pour avertir M. de Lévis qu'ils vous tenaient dans leurs filets, mais que votre détachement paraissait être de près de deux mille hommes et, par conséquent, bien plus fort qu'eux. Ils le priaient instamment d'ordonner à M. de Repentigny de passer le gué avec onze cents soldats qu'il commandait dans ce poste, et se joindre à eux. Ils ajoutaient qu'ils répondraient sur leurs têtes qu'il n'y aurait pas un seul homme de votre détachement à retourner à votre camp, mais qu'ils ne se croyaient pas assez forts pour se jeter sur vous sans ce secours des Canadiens. Il y avait beaucoup d'officiers au quartier de M. de Lévis, quand de Langlade vint le trouver de la part des sauvages. Le général les rassembla, puis il leur donna son opinion personnelle sur cette affaire. Il lui semblait dangereux d'attaquer, dans les bois, un ennemi dont on ne pouvait pas bien apprécier la force; il ajoutait que c'était peut-être l'armée anglaise toute entière et par conséquent qu'il s'agissait d'une action générale à laquelle ils n'étaient pas préparés:—et que s'il lui arrivait un échec, il serait blâmé d'avoir engagé le combat sans avoir reçu auparavant un ordre de ses chefs, M. de Vaudreuil et M. de Montcalm. Tous les officiers adoptèrent cette manière de voir, à part son aide de camp qui soutint longuement l'opinion contraire en disant « que quand la fortune offre ses faveurs, il faut les saisir avec empressement. » Ces raisons ne firent aucune impression sur Lévis, et Langlade fut renvoyé avec une réponse négative. Il y avait plus de deux milles depuis le quartier de M. de Lévis jusqu'au lieu où les sauvages étaient en embuscade. Langlade vint une seconde fois le trouver et faire de nouvelles instances et d'ardentes sollicitations pour l'engager à donner ordre à M. de Repentigny de traverser la rivière avec son détachement; mais il ne put pas obtenir du général un ordre positif... »

« Après avoir perdu une heure et demie, M. de Lévis se décida enfin à aller lui-même au gué et à donner ses ordres de